

La politique de l'intelligence

Andrea Dworkin

Deuxième chapitre de *Les femmes de droite*, d'Andrea Dworkin (première édition états-unienne 1983, édition française 2012).



Illustration : *A-maze-ing Girls* de Sofia Bonati

La politique de l'intelligence

Pourquoi la vie est-elle si tragique ? Si semblable à un trottoir étroit surplombant un gouffre ? Je regarde en bas, le vertige me gagne ; je me demande comment j'arriverai jamais au terme de ma route. [...] C'est un sentiment d'impuissance, d'inaptitude.

Virginia Woolf, dans son journal, le 25 octobre 1920

Les hommes haïssent l'intelligence chez les femmes. Elle ne peut s'enflammer ; elle ne peut brûler ; elle ne peut aller au bout de sa flamme et tomber en cendres après s'être consumée dans l'aventure. Elle ne peut être froide, rationnelle, de glace ; aucune chaude matrice ne saurait coexister avec un esprit froid, glacial, splendide. Elle ne peut être ni effervescente ni morbide ; elle ne peut rien être qui n'aboutisse en reproduction ou en putasserie. Elle ne peut être ce qu'est vraiment l'intelligence : une vitalité de l'esprit qui agit directement dans et sur le monde, sans médiation. « De fait, écrit Norman Mailer, je doute qu'il existe un jour une écrivaine réellement passionnante avant qu'une putain ne devienne call-girl et ne raconte pour la première fois son histoire¹. » Et Mailer se montrait généreux quand il dotait la putain d'une capacité de savoir – sinon de dire –, de savoir quelque chose de première main, quelque chose qui vaille la peine d'être su. « À quoi sert le génie, remarque plus sobrement Edith Wharton, chez une femme qui ne sait pas comment se coiffer². »

L'intelligence est une forme d'énergie, une force qui s'exerce sur le monde. Elle y laisse son empreinte, non pas à l'occasion mais de façon continue. Elle est curieuse, pénétrante. Privée de la lumière de la vie publique, privée du discours et de l'action, elle meurt. Il lui faut un champ d'action qui dépasse la broderie ou le récurage de toilettes ou les beaux vêtements. Il lui faut des réactions, des dé-

fis, de véritables conséquences. L'intelligence ne peut être passive et réservée durant toute une vie. Tenue secrète, à l'intérieur, elle s'étirole et meurt. Elle peut vivre d'échos du monde extérieur, subsister – mais à peine – de pain et d'eau, enfermée dans une cellule. Florence Nightingale a noté, dans son tract féministe *Cassandra*, que l'intellect est la dernière chose à mourir chez les femmes : le désir, les rêves, l'activité et l'amour meurent tous avant lui. Si l'intelligence résiste ainsi, c'est qu'elle peut subsister de presque rien : des fragments du monde que lui rapportent des maris ou des fils ou des étrangers ou, à notre époque, la télévision ou parfois un film. Emprisonnée, l'intelligence tourne à la hantise et à l'effroi. Isolée, elle devient un fardeau et une plaie. Sous-alimentée, elle ressemble bientôt au ventre distendu de l'enfant qui meurt de faim : gonflé, rempli de rien que le corps puisse utiliser. Elle enfle, comme l'estomac affamé alors que le squelette se recroqueville et les os s'effritent ; elle va saisir n'importe quoi pour calmer la faim, enfourner n'importe quoi, tout mâcher, tout avaler. « José Carlos est arrivé avec un sac de biscuits qu'il a trouvés dans une poubelle », lit-on dans le journal de Carolina Maria de Jesus, une sous-prolétaire brésilienne. « Quand je les vois manger des détritrus, j'ai toujours peur qu'ils s'empoisonnent. Les enfants ne supportent pas la faim. Les biscuits étaient bons. J'ai mangé en pensant à ce proverbe "Qui entre dans la danse doit danser". Et comme moi aussi j'ai faim, je dois manger³. » L'intelligence des femmes demeure, de tout temps, affamée, isolée, emprisonnée.

Traditionnellement et de façon concrète, le monde est amené aux femmes par les hommes ; ils constituent l'extérieur dont l'intelligence féminine doit se nourrir. La nourriture est médiocre, une bouillie pour orphelin. C'est parce que les hommes n'apportent au foyer que des demi-vérités, des mensonges pétris d'ego et qu'ils s'en servent pour exiger du réconfort ou du sexe ou des tâches domestiques. L'intelligence des femmes ne peut parcourir le monde pour

son propre compte ; on la maintient petite, confinée au foyer, asservie aux besoins des autres. C'est vrai même quand une femme occupe un emploi, parce qu'on la cantonne dans des travaux de femme et que son intelligence a moins d'importance que la forme de son cul.

Les hommes sont le monde, et les femmes utilisent l'intelligence pour survivre aux hommes : à leurs manigances, désirs, exigences, humeurs, haines, déceptions, colères, avarice, concupiscence, autorité, pouvoir, faiblesses. Les idées qui viennent aux femmes passent par les hommes, dans un champ de valeurs culturelles contrôlées par les hommes, dans un régime politique et social contrôlé par les hommes et dans un système sexuel où les femmes sont utilisées comme des choses. (Selon l'aphorisme de Catharine A. MacKinnon, que toute femme devrait risquer sa vie pour comprendre : « L'homme baise la femme : sujet verbe objet⁴. ») Les hommes sont le champ d'action où évolue l'intelligence des femmes. Mais le monde, le monde réel, est beaucoup plus que les hommes, certainement plus que ce que les hommes montrent d'eux-mêmes et du monde aux femmes ; et les femmes sont privées de ce monde réel – le mâle s'interpose toujours entre elles et lui.

Certains concéderont que les femmes peuvent avoir une sorte d'intelligence particulière – essentiellement petite, pointilleuse, douée pour les détails, inapte aux idées. Certains concéderont – souligneront en fait – que les femmes sont plus sensibles au « Bien », davantage portées à l'honnêteté ou à la bienveillance : un point de vue qui restreint et dompte l'intelligence. Certains concéderont qu'il y a eu des femmes de génie – après leur décès, bien sûr. Les plus belles plumes de la littérature anglaise ont été des femmes : George Eliot, Jane Austen, Virginia Woolf. Elles furent sublimes ; et elles furent, toutes et chacune, l'ombre de ce qu'elles auraient pu être. Mais leur existence ne change en rien la perception catégorique des femmes comme étant fondamentalement stupides :

incapables d'exercer l'intelligence sans laquelle le monde entier se trouve appauvri. Les femmes sont stupides et les hommes, brillants ; les hommes ont droit au monde et les femmes, non. La perte d'un homme est la perte d'une intelligence ; la perte d'une femme est la perte d'une (cochez une fonction) mère, ménagère, chose sexuelle. Des catégories entières d'hommes ont été perdues, gaspillées ; il s'est toujours trouvé des gens pour pleurer leur perte et la combattre, pour refuser de l'accepter. Personne ne pleure l'intelligence perdue des femmes, parce que personne n'est convaincu que cette intelligence était réelle et a été détruite. En fait, on perçoit l'intelligence comme une fonction de la masculinité, et on méprise les femmes qui refusent leur propre perte.

Les femmes ont des idées stupides qui ne méritent pas d'être appelées des idées. Marabel Morgan écrit un livre idiot, superficiel, lamentable, où elle prétend que les femmes doivent exister pour leur mari, pour faire et être le sexe pour leur mari *. D.H. Lawrence écrit des essais vils et stupides où il dit essentiellement la même chose mais avec beaucoup de références au divin phallus † ; D.H. Law-

*. Voir *La Femme totale*, ou les citations qui en sont tirées au chapitre précédent. Par exemple : « Au commencement, le sexe naquit dans le jardin. Le premier homme était seul. Les jours lui semblaient longs, les nuits plus longues encore. Il n'avait ni cuisinière, ni infirmière, ni personne à aimer. Dieu vit que l'homme était seul et qu'il lui fallait une compagnie, aussi, lui donna-t-il la femme, le meilleur présent que l'homme ait jamais reçu. » (*La Femme totale*, p. 117). « Spirituellement, pour que leurs relations sexuelles leur apportent l'ultime satisfaction, les deux partenaires ont besoin d'un lien personnel avec leur Dieu. Quand cela se réalise, leur union est sacrée et belle et, mystérieusement, ils se confondent tous deux en un seul être. » (*La Femme totale*, p. 116)

†. Par exemple : « La chrétienté a introduit le mariage dans le monde : le mariage tel que nous le connaissons [...] L'homme et la femme, un roi et une reine avec un ou deux sujets et quelques mètres carrés de territoire leur appartenant : voilà ce qu'est réellement le mariage. C'est la véritable liberté, parce que c'est un véritable accomplissement pour l'homme, la femme et les enfants. » (*Sex, Literature and Censorship*, New York, The Viking Press, 1959, p. 98) « C'est la tragédie de la femme moderne [...] Elle a l'assurance d'un coq mais elle fait constamment la poule. Apeurée par son identité de poulette, elle court en tous sens au sujet du vote, de l'aide sociale ou des sports ou du monde des affaires : elle est merveilleuse, plus masculine que l'homme [...] Soudainement tout cela se déconnecte de son être fondamental de poulette et elle réalise qu'elle a perdu sa vie. La merveilleuse sécurité de poulette, la *sépoulecureté* qui est le véritable bonheur de la femme lui a été enlevée : elle ne l'a jamais eue [...] Le néant ! » (*Sex, Literature and Censorship*, p. 49-50) « Aucun mariage n'est mariage s'il n'est pas fondamentalement et en permanence phallique, et s'il n'a pas de lien avec le soleil et la terre, la lune et les étoiles fixes et les planètes, le rythme

rence a du génie. Anita Bryant dit que sucer une queue équivaut à du cannibalisme ; elle déplore la perte de l'enfant qu'est le spermatozoïde ‡. Norman Mailer croit que les éjaculations perdues sont des fils perdus et il décrie à ce titre l'homosexualité masculine, la masturbation et la contraception §. Anita Bryant est stupide et Norman Mailer est génial. La différence tient-elle au style d'énonciation de ces idées identiques, ou au pénis ? Mailer dit qu'un grand écrivain écrit avec ses couilles ; la romancière Cynthia Ozick lui demande

des jours, le rythme des mois, le rythme des saisons, le rythme des années, des décennies, des siècles. Aucun mariage n'est mariage s'il n'est pas une correspondance de sang [...] Le phallus est la colonne de sang qui emplit la vallée de sang d'une femme. » (*Sex, Literature and Censorship*, p. 101) « Dans la sombre matrice originelle pénètre le rayon de l'ultime lumière, et le temps est engendré, conçu. Là est le commencement de la fin. Nous sommes le commencement de la fin, et c'est là, dans la matrice, que nous mûrissons à la naissance, afin de prendre conscience de la fin. » (*Réflexions sur la mort d'un porc-épic*, trad. Thérèse Aubray, Paris, Confluences, 1945, p. 21)

‡. Par exemple : « Pourquoi croyez-vous qu'on appelle les homosexuels des fruits [N.D.T. : en argot américain] ? Parce qu'ils croquent au fruit défendu de la vie [...]. Voilà pourquoi l'homosexualité est une abomination de Dieu. Parce que la vie est si précieuse pour Dieu et que c'est une chose si sacrée quand un homme et une femme s'unissent pour ne former qu'une seule et même chair et que la semence est fécondée – c'est alors que la vie est scellée, que la vie commence. Interférer de quelque façon dans ce processus – surtout par la consommation du fruit défendu, la consommation du spermatozoïde – voilà pourquoi c'est une telle abomination [...] cela rend le péché de l'homosexualité encore plus hideux parce qu'il est anti-vie, dégénéréscent. » (*Playboy*, mai 1978)

§. Par exemple : « [...] mais si de ce merveilleux rapport sexuel vous n'êtes pas prêt à faire un bébé, il se peut alors que vous envoyiez quelque chose à l'égout pour toujours, à savoir la capacité que vous aviez de faire un bébé : la chose la plus merveilleuse qui soit en vous peut avoir été jetée dans un diaphragme ou gâchée à cause d'une pilule. Un homme pourrait sacrifier son avenir. » (*The Presidential Papers*, New York, Bantam Books, p. 142) « Parmi les millions de spermatozoïdes, il ne s'en trouverait que deux ou trois qui ont la moindre chance d'atteindre l'ovule... [Les autres] se baladent sans avoir la moindre idée qu'ils sont de vrais spermatozoïdes. Ils peuvent sembler de vrais spermatozoïdes sous le microscope, mais après tout, un Martien nous regardant au télescope peut penser que les bureaucrates communistes et les agents du FBI ont l'air exactement pareils... Le microscope électronique lui-même ne peut mesurer la striation de la passion dans un spermatozoïde. Ou la force de sa volonté. » (*The Presidential Papers*, p. 143) « Je hais la contraception [...] Il n'y a rien que j'abhorre autant que le planning des naissances, le planning des naissances est une abomination. J'aimerais mieux voir ces satanés communistes débarquer ici. » (*The Presidential Papers*, p. 131) « Je crois qu'une des raisons pour lesquelles les homosexuels souffrent tant quand ils atteignent 40 ou 50 ans est que leur vie n'a rien à voir avec la procréation. Ils réalisent avec horreur que tout ce merveilleux sexe qu'ils ont eu dans le passé est disparu – où est-il maintenant ? Ils ont épuisé leur essence. » (*The Presidential Papers*, p. 144) « Mieux vaut commettre un viol que se masturber. » (*The Presidential Papers*, p. 140) « et si la semence était déjà un être humain ? Si désespéré qu'il / gratte, mord, coupe et ment, / brûle et trahit / tentant désespérément d'atteindre le four... » (« I Got Two Kids and Another in the Oven », dans *Advertisements for Myself*, New York, Perigee, 1981, p. 397)

dans quelle couleur d'encre il trempe les siennes. Qui est le génie et qui est stupide ?

Si une idée est stupide, il faut présumer qu'elle l'est que ce soit un homme ou une femme qui l'énonce. Mais ce n'est pas ce qui arrive. Les femmes, sous-éduquées en tant que classe, n'ont pas à lire Eschyle pour savoir que c'est l'homme qui plante le spermatozoïde, l'enfant, le fils ; les femmes sont la terre : elle porte l'être humain qu'il a créé ; il demeure l'origine, le père de la vie. Les femmes peuvent tirer ce savoir de leurs propres sources, provinciales, moralistes – des prêtres, des films, des profs de gym, c'est un savoir très répandu : respecté chez les écrivains mâles parce que ceux-ci sont respectés, stupide chez les femmes parce que la stupidité est tenue pour un trait congénital chez elles. Les femmes expriment ce savoir reçu, et soulèvent l'hilarité. Mais quand des écrivains mâles expriment les mêmes idées reçues, on les applaudit parce qu'ils sont intéressants, originaux, géniaux, et même rebelles, courageux d'affronter sans détour le monde du péché et du sexe. Les femmes ont des préjugés ignorants et moralistes ; les hommes ont des idées. Parler de deux poids deux mesures serait un cruel et complaisant euphémisme : ce système sexiste d'évaluation des idées agit comme une massue qui réduit en bouillie l'intelligence des femmes, l'annihile. Mailer et Lawrence ont toujours défié le monde ; ils savaient y avoir droit ; leur plume tient ce droit pour acquis ; le monde est le champ gravitationnel où ils évoluent. Marabel Morgan et Anita Bryant arrivent tard à l'écriture et tentent d'agir sur le monde ; leur style est, bien sûr, immature et imprécis, ridicule même. Mailer et Lawrence ont tous deux écrit une foule de choses tout aussi ridicules et immatures, malgré tout ce qu'ils peuvent tenir pour acquis en tant qu'hommes, malgré leur maîtrise du langage, leurs authentiques réussites ou la beauté de tel ou tel récit ou roman. Mais on ne les qualifie pas de stupides même quand ils sont ridicules. Si l'on ne peut distinguer les idées de Lawrence de celles de Morgan, alors

soit l'un et l'autre ont du génie, soit l'un et l'autre sont stupides ; et le même principe vaut pour Mailer et Bryant. Pourtant, seules les femmes ont droit à notre mépris. Les idées d'Anita Bryant sont-elles pernicieuses ? Alors, c'est aussi vrai de celles de Norman Mailer. Les idées de Marabel Morgan sont-elles hilarantes à s'en tenir les côtes ? Alors, c'est aussi le cas pour celles de D.H. Lawrence.

Une femme doit, pour survivre, garder son intelligence timide et restreinte. Il lui faut soit la cacher complètement, soit la masquer sous le voile du style, sinon, elle doit périodiquement devenir folle pour en payer le prix. Elle cherchera à exercer l'intelligence d'une manière qui sied aux dames. Mais l'intelligence n'est pas distinguée. L'intelligence déborde d'excès. L'intelligence rigoureuse abhorre la sentimentalité, et les femmes doivent être sentimentales pour tenir en estime la triste sottise des hommes qui les entourent. L'intelligence morbide abhorre le soleil radieux de la pensée positive et de la sempiternelle douceur ; et chaque femme doit être radieuse enjouée et douce, ou elle ne pourrait acheter la paix du matin au soir par des sourires. L'intelligence à l'état libre exècre tout monde étroit, et le monde de chaque femme doit rester étroit, sinon elle devient hors la loi. Aucune femme n'aurait pu être Nietzsche ou Rimbaud sans finir dans un bordel ou être lobotomisée. Toute intelligence vitale a des questions passionnées, des réponses vigoureuses : mais les femmes ne peuvent se faire exploratrices, il ne peut y avoir des Lewis et Clark de l'esprit féminin. L'intelligence restreinte l'est non seulement par timidité, comme les femmes sont forcées de l'être, mais parce qu'elle soupèse prudemment les impressions et les faits reçus d'un monde extérieur que n'osent affronter les timides. Une femme doit plaire, et l'intelligence restreinte ne cherche pas à plaire ; elle cherche à savoir par discernement. En outre, l'intelligence est ambitieuse : elle veut toujours plus, pas plus de baise ou plus de grossesses, mais davantage d'un monde plus grand. Une femme ne peut avoir d'ambition à titre personnel sans être damnée.

Nous envoyons les fillettes à l'école. C'est généreux de notre part, parce que les filles ne sont pas censées savoir grand-chose et que, dans beaucoup d'autres sociétés, on ne les envoie pas à l'école et on ne leur enseigne ni à lire ni à écrire. Dans notre société, si généreuse à l'égard des femmes, on enseigne aux filles certains faits, mais pas l'esprit critique ni la passion du savoir. On éduque les filles à l'obéissance : l'éducation draine, punit, raille, chasse d'elles l'esprit d'aventure intellectuelle. Les écoles servent d'abord à réduire les perspectives de la fillette, sa curiosité, puis à lui enseigner certaines aptitudes, nécessaires au futur mari. On éduque les filles à demeurer passives face aux faits. On ne les imagine pas capables de créer des idées ou d'explorer la condition humaine. L'objectif intellectuel d'une fille est de bien se comporter. Une fille à l'intelligence dynamique doit être remise à sa place. Une fille intelligente doit utiliser son esprit pour trouver un mari plus intelligent qu'elle. Simone de Beauvoir a finalement choisi Sartre lorsqu'elle a décidé qu'il était plus intelligent qu'elle. Dans un film tourné alors qu'ils étaient vieux, Sartre, alors à la fin de son existence, demande à Beauvoir, la femme avec qui il a partagé une vie étonnante d'action et de hauts faits intellectuels : « Dites-moi... qu'est-ce que c'est que de se sentir dans la vie une dame de lettres⁵ ? »

Carolina Maria de Jesus écrit dans son journal : « Tout le monde a un idéal dans la vie. Le mien est de pouvoir lire⁶. » Elle a de l'ambition, mais c'est une ambition étrange pour une femme. Elle veut s'instruire. Elle veut avoir le plaisir de lire et d'écrire. Des hommes la demandent en mariage, mais elle soupçonne qu'ils l'empêcheraient de lire et d'écrire. Ils n'apprécieront le temps qu'elle prend pour elle seule. Ils n'apprécieront pas les autres objets de son attention. Ils n'apprécieront pas sa concentration, son amour-propre sa fierté que lui procure une relation directe au monde plus vaste des idées, des descriptions, des faits. Ses voisins la voient penchée sur des livres, ou plume et papier à la main au milieu des ordures et de

la famine de la *favela*. Son idéal fait d'elle une paria : son désir de lire fait d'elle une exclue, plus encore que si elle s'asseyait dans la rue et se bourrait la bouche de poignées de clous. Où a-t-elle été chercher cet idéal ? Personne ne le lui a offert. Les deux tiers des analphabètes dans le monde sont des femmes. Pour être baisée, pour porter des enfants, nul besoin de savoir lire. Les femmes servent au sexe et à la reproduction, pas à la littérature. Mais les femmes ont des histoires à raconter. Elles veulent savoir. Elles ont des questions, des idées, des arguments, des réponses. Elles rêvent d'être au monde, pas seulement de saigner et d'extraire des bébés ruisselants de leurs entrailles. « Les femmes rêvent », écrivait Florence Nightingale dans *Cassandra*, « jusqu'à ne plus avoir la force de rêver ; ces rêves contre lesquels elles luttent tant, si honnêtement, vigoureusement et consciencieusement, et si inutilement, des rêves qui sont pourtant leur vie, sans lesquels elles n'auraient pu vivre ; ces rêves s'évanouissent enfin [...]. Plus tard dans la vie, elles ne désirent ni ne rêvent plus ni d'activité, ni d'amour, ni d'intellect⁷. »

Virginia Woolf, la plus splendide écrivaine moderne, nous a dit tant et plus combien il était pénible d'être une femme à l'intelligence créatrice. Elle nous l'a dit quand elle a chargé une grosse pierre dans sa poche et s'est avancée dans la rivière ; et elle nous l'a dit chaque fois qu'un de ses livres était publié et qu'elle glissait dans la folie – ne me faites pas mal à cause de ce que j'ai fait, je me ferai mal avant, j'en perdrai mes moyens et je souffrirai et je serai punie et peut-être alors n'aurez-vous pas besoin de me détruire, peut-être me prendrez-vous en pitié, il y a tant de mépris dans la pitié et je suis si fière, cela ne suffira-t-il pas ? Elle nous l'a aussi dit tant et plus dans sa prose : elle nous l'a montré dans ses romans, oh très délicatement pour éviter que l'on en prenne ombrage ; et elle a enveloppé ses essais de charme, polie pour s'assurer de notre politesse. Elle l'a néanmoins écrit clairement, même si ce ne fut pas publié de son vivant, et elle avait raison :

Une certaine attitude est requise – attitude de mise pour servir le thé; attitude de mise le dimanche après-midi, ou dans des cercles bien féminins – est exigée de nous. Je ne sais. J'estime que le point de vue importe tout autant que la chose même. Ce que je prise, c'est le contact direct d'un esprit qui se livre, à nu. Souvent, il n'est pas possible de rien dire de valable sur un écrivain – hormis ce qu'on en pense. Or actuellement, je sens mon point de vue constamment aveuglé, fort inconsciemment sans doute, parce que rédacteur en chef et public désirent qu'une femme considère les choses d'un point de vue et avec une prudence, bien féminins. Or, écrits selon ce point de vue biaisé, mes articles tournent mal⁸.

Priser « le contact direct d'un esprit qui se livre, à nu », c'est avoir une intelligence virile, non voilée de robes et de jolis gestes. Oui, l'œuvre de Woolf a toujours mal tourné, entraînée par le poids exigeant d'être une femme. Elle apprit à maîtriser une indirection exquise, à dissimuler significations et messages dans un style féminin. Elle peina à ce style et se cacha derrière ce masque : et elle fut moins que ce qu'elle aurait pu être. Elle mourut non seulement de ce qu'elle osa, mais également de ce qu'elle n'osa pas.

Trois choses sont indissolublement liées : l'alphabétisme, l'intellect et l'intelligence créatrice. À en croire le cliché, ces choses distinguent l'homme des animaux. Celui à qui on les refuse est privé d'une vie pleinement humaine, dépouillé du droit à la dignité humaine. Maintenant intervertissons les genres. L'alphabétisme, l'intellect et l'intelligence créatrice distinguent-ils la femme des animaux? Non. La femme ne peut se distinguer des animaux car elle a été condamnée, du fait de sa classe de sexe, à une vie de fonctions animales : être baisée, procréer. Dans son cas, les fonctions animales sont le sens de sa vie, sa prétendue humanité, la seule à laquelle elle peut prétendre, les capacités humaines les plus élevées

à sa portée, parce qu'elle est une femme. Pour les éléments orthodoxes de la culture mâle, elle incarne l'animal, l'antithèse de l'âme ; pour les libéraux de la culture mâle, elle est la nature. Quand ils discutent des prétendues origines biologiques de la domination masculine, les mecs peuvent se permettre de se comparer à des babouins et à des insectes tandis qu'ils écrivent des livres et enseignent à l'université. Un professeur de Harvard ne refuse pas d'être titularisé sous prétexte qu'un babouin n'y a jamais eu droit. La biologie du pouvoir, c'est un jeu pour les mecs. C'est la façon mec de dire : elle ressemble plus au babouin femelle qu'à moi ; elle ne peut avoir aucune influence à Harvard puisqu'elle saigne, puisque nous la baisons, qu'elle porte nos enfants, nous la battons, nous la violons ; c'est un animal, son rôle est de procréer. Quant à moi, j'aimerais bien voir le babouin, la fourmi, la guêpe, l'oie ou le cichlidé qui a écrit *Guerre et Paix*. Plus encore, je veux voir l'animal ou l'insecte ou le poisson ou la volaille qui a écrit *Middlemarch*.

L'alphabétisme est un outil, comme le feu. C'est un outil plus perfectionné que le feu et qui a fait autant sinon davantage pour transfigurer le monde naturel et social. L'alphabétisme, comme le feu, est un outil qui doit être utilisé par l'intelligence. C'est aussi une capacité : la capacité de lire et d'écrire est une capacité humaine, mais qui peut être utilisée ou niée, réfutée, réduite à l'atrophie. On nie cette capacité aux personnes socialement méprisées. Mais cet interdit ne suffit pas, parce que les gens tiennent au sens. Le genre humain trouve du sens dans les expériences, événements, objets, communications, relations, sentiments. L'alphabétisme participe à la recherche du sens ; il contribue à rendre cette recherche possible. Les hommes peuvent nier aux femmes la capacité d'apprendre le grec ancien, mais certaines femmes l'apprendront quand même. Les hommes peuvent nier aux femmes pauvres ou de la classe ouvrière ou aux prostituées la capacité de lire ou d'écrire leur langue, mais certaines d'entre elles liront et apprendront quand même leur

langue ; elles risqueront tout pour l'apprendre. Dans le Sud esclavagiste des États-Unis, la loi interdisait d'enseigner aux esclaves à lire ou à écrire ; mais quelques propriétaires d'esclaves l'ont enseigné, quelques esclaves l'ont appris, quelques esclaves l'ont appris sans aucune aide et quelques esclaves l'ont enseigné à d'autres. Selon la loi juive, il est interdit d'enseigner le Talmud aux femmes, mais certaines ont quand même étudié le Talmud. Les gens savent que l'alphabétisme confère de la dignité et élargit leurs horizons. Les gens sont avides d'explorer le monde dans lequel ils vivent au moyen du langage, qu'il soit parlé, chanté, récité ou écrit. Il faut de terribles punitions pour les détourner de cette volonté de connaître ce qu'apporte le fait de lire et d'écrire, parce que les gens sont curieux et attirés par l'expérience et par sa conceptualisation. Refuser l'alphabétisme à toute classe ou catégorie de gens constitue une négation de leur humanité fondamentale. On en prive traditionnellement les gens à qui on prête un caractère animal, non humain : les esclaves dans les sociétés esclavagistes ; les femmes dans les sociétés d'appropriation des femmes ; les groupes racialement avilis dans les sociétés racistes. L'esclave mâle est traité comme une bête de somme ; pas question de le laisser lire ou écrire. La femme est traitée comme une bête d'élevage : elle ne doit ni lire ni écrire. Quand les femmes en tant que classe se voient nier ce droit, celles qui acquièrent du savoir sont réprouvées : elles sont masculines, déviantes : elles ont nié leur matrice, leur con ; par leur alphabétisme, elles désavouent la définition de leur genre.

Certaines classes de femmes se sont vu accorder quelques privilèges liés à l'alphabétisme – pas des droits mais des privilèges. Les courtisanes de la Grèce antique étaient instruites, alors que les autres femmes étaient tenues dans l'ignorance ; toutefois, il ne s'agissait pas de philosophes mais de putains. Ce n'est qu'en acceptant leur fonction de putains qu'elles pouvaient obtenir le privilège de l'alphabétisme. Les femmes de la classe supérieure se voient tradi-

tionnellement enseigner certaines compétences lettrées (nettement plus limitées que celles enseignées aux hommes de leur classe d'alliance) : elles peuvent accéder au privilège de l'alphabétisme si elles acceptent leur fonction purement décorative. Après tout, l'homme ne veut pas côtoyer la chienne reproductrice et sanguinolente à la table du dîner, ou côtoyer le con entrouvert au salon à l'heure de son journal ou de son cigare. Le langage est signe de raffinement : une preuve que lui est humain et elle, non.

La croissance de l'analphabétisme parmi les pauvres des zones urbaines aux États-Unis concorde avec une nouvelle montée de racisme et de mépris ostensible à l'égard des pauvres. L'analphabétisme est programmé dans le système : un enfant intelligent peut fréquenter l'école sans que personne ne lui enseigne à lire ou à écrire. Quand l'appareil pédagogique abandonne ces compétences pour des groupes donnés, il abandonne pour eux toute dignité humaine : il n'est plus que réclusion d'animaux parqués ; il n'apporte pas la vie humaine aux êtres humains.

Dans toutes les cultures, les filles et les femmes sont les analphabètes, elles forment les deux tiers des analphabètes dans le monde, une proportion en hausse constante. Les filles ont besoin de maris, pas de livres. Les filles ont besoin de maisons ou de cabanes à garder propres, ou de coins de rue où faire le pied de grue, pas du vaste monde à parcourir. Leur refuser l'outil de l'alphabétisme, c'est leur refuser l'accès au monde. Si elle peut allumer son propre feu, lire un livre, écrire une lettre ou ses pensées ou un essai ou un récit, il sera plus difficile de lui faire tolérer la baise non désirée, porter des enfants non désirés, voir l'homme comme la vie et voir la vie par son entremise. Elle pourrait se faire des idées. Pire, elle pourrait savoir la valeur de ses idées. Elle ne doit pas savoir que les idées ont de la valeur seulement que sa valeur se résume à être baisée et à procréer.

Aux États-Unis, il a été difficile d'obtenir pour les femmes l'accès

à l'instruction, et bien des domaines de l'éducation leur demeurent fermés. En Angleterre, Virginia Woolf a eu du mal à accéder à une bibliothèque universitaire. Le simple fait de lire et d'écrire est une première étape et, comme l'a dit Abby Kelley à un congrès sur les droits des femmes en 1850, « Mes sœurs, rappelez-vous que des pieds sanglants ont usé le chemin par lequel vous êtes venues ici⁹. » On a refusé aux femmes l'accès à l'ensemble du langage : nous ne sommes censées utiliser que la part qui sied aux dames. Alice James a noté dans son journal : « Il vous manque vraiment quelque chose d'important quand les jurons, vigoureux et nourrissants, vous sont interdits¹⁰ ! »

Mais c'est dans l'exercice concret de l'alphabétisme comme instrument et comme capacité que les femmes encourent punition, ostracisme, exil, récriminations et le plus virulent mépris. Pour lire et rester féminine, elle lit des romances gothiques, pas des ouvrages médicaux ; des livres de cuisine, pas de la jurisprudence ; des romans policiers, pas de la biologie moléculaire. La langue des mathématiques n'est pas une langue féminine. Elle peut apprendre l'astrologie, pas l'astronomie. Elle peut enseigner la grammaire, mais non inventer un style ou lancer des idées. On lui permet d'écrire un petit livre, de fiction ou non, au sujet des femmes névrosées, à condition que le petit livre soit suffisamment banal et sentimental ; mieux vaut pour elle s'abstenir de toute réflexion philosophique. En fiction, mieux vaut ne pas outrepasser les limites rigoureuses qu'impose la féminité. « Voilà donc, écrit Virginia Woolf, une autre des péripéties, et des péripéties assez courantes dans la carrière d'une romancière. Elle doit se dire : je vais patienter. Je vais patienter jusqu'à ce que les hommes soient assez évolués pour ne point s'offusquer d'entendre une femme parler en toute franchise de son corps. L'avenir du roman dépendra dans une large mesure du fait que les hommes puissent apprendre à tolérer que les femmes s'expriment librement¹¹. » La contrainte annihile : le langage qui doit taire le

corps de l'auteure ne peut accéder au monde. Mais dire la vérité au sujet du corps d'une femme ne se résume pas à en expliquer les parties – c'est plutôt désigner la place de ce corps-là dans ce monde-là, sa valeur, son usage, son rapport au pouvoir, sa vie politique et économique, ses capacités potentiellement réalisées et habituellement bafouées.

En un sens, l'intellect réunit l'alphabétisme et l'intelligence : l'alphabétisme discipline l'intelligence, et l'intelligence multiplie les usages de l'alphabétisme ; un champ de savoir se transforme et s'accroît, de même que la compétence à acquérir du savoir ; une mémoire s'emplit progressivement d'idées, entrepôt de tout ce qui a existé dans le monde auparavant. L'intellect est maîtrise d'idées, de culture, de tous les produits et processus d'autres intellects. C'est la capacité d'apprendre un langage discipliné par l'instruction. L'intellect doit être cultivé : même chez les hommes, même chez les plus intelligents. Laissé à lui-même dans un monde secret et isolé, l'intellect ne se développe pas, à moins de disposer d'un cultivateur privé : un professeur, un père intellectuel, par exemple. Mais l'intellect de la femme ne doit jamais surpasser celui du professeur – ou elle sera réprimandée et rejetée. L'étudiant doit toujours en venir à renier et rejeter son professeur, note Walt Whitman ; mais l'étudiante doit toujours demeurer plus petite que le professeur, plus humble ; son intelligence n'est jamais censée devenir maîtrise. L'intellect chez une femme dénote toujours un privilège : elle a été élevée au-dessus de ses semblables, habituellement à cause de la bienveillance d'un homme qui a jugé opportun de l'instruire. Les insultes adressées aux femmes d'intellect ne manquent pas : les « bas-bleu » attirent la risée ; les femmes d'intellect sont des laiderons ou elles ne se donneraient pas la peine d'avoir des idées ; le plaisir de se cultiver l'esprit est perversion sexuelle chez la femme ; les œuvres d'hommes lettrés fourmillent de remarques mesquines à l'égard des intellectuelles. L'intellect est pathologique chez une femme. Elle n'est pas

ennoblie par un esprit alerte, mais rendue difforme.

L'esprit créateur est intelligence en action dans le monde, un monde qui ne se limite pas à des rivières, des montagnes et des plaines. Le monde est partout où la pensée a des conséquences. La pensée a des conséquences dans la philosophie la plus abstraite ; la philosophie fait partie du monde, même si elle le réduit parfois à elle-même par autarcie. La pensée est action, tout comme l'écriture, la composition, la peinture ; l'intelligence créatrice peut être transformée en produits utiles dans le monde matériel, mais elle est davantage que ce qu'elle produit. L'intelligence créatrice est chercheuse : elle exige de connaître le monde, réclame son droit aux conséquences. Elle n'est pas contemplative : elle est trop ambitieuse pour cela et annonce presque toujours ses couleurs. Elle peut se consacrer à la pure recherche de savoir ou de vérité, mais, presque toujours, elle veut la reconnaissance, l'influence ou le pouvoir ; c'est une intelligence axée sur l'accomplissement. Elle ne se contente pas de voir reconnue la personnalité qui la porte ; elle veut elle-même le respect, le respect pour elle-même. Ce respect peut parfois s'adresser à son produit. Il peut aussi être exprimé à qui manifeste l'intelligence créatrice, dans le domaine plus éphémère de la pure parole ou de la simple action. Mais on prive systématiquement les femmes du respect que requiert l'intelligence créatrice pour subsister : on leur nie ce respect douloureusement, cruellement, avec sadisme. Elles ne sont pas censées avoir d'intelligence créatrice, et quand elles en ont, elles sont censées y renoncer. Si elles veulent l'amour des hommes, sans lequel elles ne sont pas vraiment des femmes, mieux vaut pour elles ne pas se cramponner à une intelligence qui cherche et agit dans le monde ; une pensée qui a des conséquences est l'antithèse de la féminité entravée. L'intelligence créatrice n'est pas animale : être baisée et procréer ne la satisferont jamais ; et l'intelligence créatrice n'est pas décorative – elle n'a jamais été purement ornementale comme, par exemple, doivent l'être les femmes de la classe supé-

rieure, si instruites soient-elles. Pour demeurer une femme au sens que la suprématie masculine donne à ce mot, les femmes doivent renoncer à l'intelligence créatrice non seulement y renoncer verbalement, ce que les femmes font constamment, mais l'étouffer en elles ou, à tout le moins, la garder timide et restreinte. Tout exercice de l'intelligence créatrice par les personnes nées femmes se paie d'une souffrance indicible. « Sur la terre tout se paie, rappelle Olive Schreiner, et le prix de la vérité est le plus cher qui soit. Nous serions prêt à la troquer pour un peu d'amour et d'amitié. Les chemins de l'honneur sont semés de ronces mais sur ceux de la vérité, c'est notre propre cœur que nous foulons à chaque pas¹². » L'intelligence créatrice a pour objectif la vérité, quels qu'en soient le genre et la voie ; se mesurer au monde consiste à se mesurer au problème de la vérité. On patauge dans la fange du monde, mais c'est la vérité que l'on cherche. L'enjeu de cette quête n'est pas la vérité que l'on découvre ou son caractère ultime : c'est l'intrusion dans le monde d'un soi intelligent et créateur, en quête de vérité. Les femmes ne rencontrent dans cette recherche qu'intimidation et mépris. Dans l'isolement, en privé, une femme peut tirer plaisir de l'exercice de l'intelligence créatrice, si discrète soit-elle dans son exercice ; mais cette intelligence devra se retourner contre elle-même, faute d'un univers humain plus vaste, plus complexe, où s'exercer et se développer. Toute partie de l'intelligence qui transparaît chez une femme autorisera tous et chacun à critiquer sa féminité, la seule identité qu'on lui accorde ; sa féminité est déficiente, parce que son intelligence est virile.

« Pourquoi les femmes ont-elles passion, intellect, activité morale [...] », demandait Florence Nightingale en 1852, « et un rang social où aucune de ces trois qualités ne peut s'exercer¹³ ? » Par activité morale, elle ne parlait pas de moralisme mais d'intelligence morale. Le moralisme est l'ensemble de règles apprises par cœur qui gardent les femmes en laisse, de sorte que leur intelligence ne

peut jamais aborder le monde de front. Le moralisme sert à se défendre contre l'expérience du monde. C'est la sphère morale assignée aux femmes, censées apprendre par cœur les règles d'un comportement convenable et circonscrit. L'intelligence morale est active ; on ne peut la cultiver et la parfaire qu'en l'exerçant dans le domaine de l'expérience réelle et directe. L'activité morale est l'utilisation de cette intelligence, l'exercice du discernement moral, alors que le moralisme demeure passif : il accepte la version du monde qui lui a été enseignée et frémit devant la menace de l'expérience directe. L'intelligence morale se caractérise par l'activité, le mouvement au sein des idées et de l'histoire elle prend le monde à bras le corps et réclame de participer aux grands débats terrifiants sur le bien et le mal, la tendresse et la cruauté. L'intelligence morale construit des valeurs ; et parce que ces valeurs s'exercent dans le monde réel, elles ont des conséquences. Il n'y a pas d'intelligence morale qui n'ait de conséquences réelles dans un monde réel, ou qui soit simplement et passivement reçue, ou qui puisse vivre dans un vide où il n'y a aucune action. L'intelligence morale ne peut s'exprimer seulement par l'amour ou le sexe ou la domesticité, l'ornementation ou l'obéissance ; elle ne peut s'exprimer seulement par le fait d'être baisée ou de procréer. L'intelligence morale doit agir dans un monde public, pas seulement dans une relation privée, policée, raréfiée avec une autre personne, à l'exclusion du reste du monde. L'intelligence morale exige un exercice constant de la capacité de prendre des décisions : des décisions significatives, inscrites dans l'histoire et non périphériques ; des décisions sur le sens de la vie, qui émergent d'une conscience aigüe de sa propre mortalité ; des décisions sur lesquelles on peut miser sa vie de manière honnête et volontaire. Celles qui sont réduites à un *con n'ont pas droit* à l'intelligence morale. Le moralisme illustre leurs efforts pour trouver une base quelconque de dignité, un geste pathétique d'aspiration à l'humanité, tentative dont les hommes se moquent et pour laquelle

les femmes ont pitié des autres femmes.

Il pourrait aussi exister une intelligence sexuelle, une aptitude humaine à discerner, manifester et bâtir l'intégrité sexuelle. L'intelligence sexuelle ne pourrait se mesurer en nombre d'orgasmes, d'érections ou de partenaires ; ni s'afficher sous la forme de lèvres vaginales maquillées pour la caméra ; ni être évaluée en fonction du nombre d'enfants portés ; ni se manifester comme une manie. L'intelligence sexuelle, comme toute autre forme d'intelligence, serait active et dynamique ; elle aurait besoin du monde réel, de l'expérience directe de ce monde ; elle afficherait non pas des fesses mais des questions, des réponses, des théories, des idées – sous forme de désir ou d'acte ou d'œuvre d'art ou d'argumentation. Ancrée dans le corps, elle ne pourrait pourtant jamais l'être dans un corps emprisonné, isolé, un corps privé d'accès au monde. Elle ne serait pas mécanique ; elle ne pourrait tolérer d'être perçue comme inerte ou stupide, ni d'être exploitée sans perdre de sa vigueur. Être vendue sur le marché comme produit de consommation lui serait nécessairement inadmissible, un affront direct à son besoin intrinsèque d'affronter le monde dans des conditions qu'elle définisse et détermine elle-même. L'intelligence sexuelle serait sans doute plus semblable à l'intelligence morale qu'à quoi que ce soit d'autre : un argument que les femmes tentent de faire valoir depuis des siècles. Mais, comme aucune intelligence n'est respectée chez une femme, condamnée au moralisme du fait d'être définie comme incapable d'intelligence morale, simple objet sexuel à utiliser, le sens que donnent les femmes à cette comparaison des intelligences morale et sexuelle demeure incompris. L'intelligence sexuelle s'affirme au moyen de l'intégrité sexuelle, une dimension éthique et pratique interdite aux femmes. L'intelligence sexuelle devrait être ancrée d'abord et surtout dans la possession légitime par la femme de son propre corps ; or, les femmes existent pour être possédées par d'autres, à savoir les hommes, alors que la possession de son propre corps devrait être absolue et

entière pour que l'intelligence s'épanouisse dans le monde de l'action. L'intelligence sexuelle devrait, à l'instar de l'intelligence morale, affronter les grandes questions de la cruauté et de la tendresse ; là où l'intelligence morale doit se mesurer aux questions du bien et du mal, l'intelligence sexuelle devrait se mesurer à celles de domination et de soumission. L'être destiné à être baisé n'a aucun besoin d'exercer l'intelligence sexuelle, aucune occasion de l'exercer, aucun argument pour justifier son exercice. Pour maintenir la femme dans l'acquiescence sexuelle, la capacité d'intelligence sexuelle doit lui être interdite ; et elle l'est. Son clitoris est nié ; sa capacité de plaisir, déformée et diffamée ; ses valeurs érotiques, calomniées et insultées ; son désir de valoriser son corps comme le sien propre demeure paralysé et mutilé. On la transforme en occasion de plaisir masculin, en objet de désir masculin, en chose à utiliser ; et l'on punit toute expression délibérée et publique de sa sexualité qui échappe à la médiation des hommes ou des valeurs masculines. Que la femme soit utilisée au titre de *slut* ou de *lady*, l'intelligence sexuelle ne peut se manifester chez un être humain qui a pour fonction prédestinée d'être exploité par le biais du sexe, par le sexe, dans le sexe, en tant que sexe. L'intelligence sexuelle édifie son propre usage : elle exige un corps entier, pas un corps que l'on a taillé en pièces et fétichisé ; elle naît dans un corps qui se respecte, pas dans un corps ayant pour caractéristique de classe d'être sale, dévergondé et servile ; elle agit dans le monde, un monde où elle entre par ses propres moyens, libre et passionnée. L'intelligence sexuelle ne peut vivre derrière les verrous, pas plus qu'aucune autre sorte d'intelligence. Elle ne peut vivre sur la défensive, à tenter de garder le viol à distance. Elle ne peut être décorative ou jolie ou évasive ou timide, ni survivre à un régime de mépris et de sévices et de haine de son humanité. L'intelligence sexuelle n'est pas animale, mais humaine ; elle a des valeurs ; elle établit des limites significatives pour l'ensemble de la personne et de la personnalité qui doivent habiter l'histoire et le monde. L'in-

telligence sexuelle a été la plus difficile à acquérir et à exercer pour les femmes : elles ont appris à lire ; elles ont acquis de l'intellect ; elles ont eu tellement d'intelligence créatrice que même le mépris et l'isolement et les châtements n'ont pas réussi à les en dépouiller ; elles ont lutté pour une intelligence morale qui, par son existence même, répudie le moralisme ; mais l'intelligence sexuelle est coupée de ses racines, parce que la femme n'est pas propriétaire de son corps. L'utilisation incestueuse d'une fillette assassine cette intelligence. L'intimidation ou le viol d'une jeune fille, aussi. La chasteté imposée à une jeune fille, aussi. La séparation imposée à deux jeunes filles, aussi. La remise d'une fille en mariage à un homme, aussi. La vente d'une fille en prostitution, aussi. L'utilisation d'une femme comme épouse, aussi. La vente d'une femme comme chose sexuelle, aussi. La vente d'une femme comme marchandise sexuelle, pas seulement dans la rue mais dans les médias, aussi. La valeur économique donnée au corps d'une femme, qu'elle soit élevée ou faible, aussi. Le fait de conserver une femme comme jouet ou ornement ou con domestiqué, aussi. Le besoin d'être une mère pour éviter d'être perçue comme une putain, aussi. L'obligation de porter des bébés, aussi. L'intelligence sexuelle est assassinée parce que la sexualité de la femme est prédéterminée : elle est forcée d'être ce que les hommes disent qu'elle est : elle n'a rien à discerner ou à construire ; elle n'a rien à découvrir excepté ce que les hommes lui feront et le prix qu'elle devra payer, qu'elle résiste ou qu'elle cède. Elle vit dans un monde clos – même un coin de rue devient un monde clos d'utilisation sexuelle plutôt qu'un monde public d'échanges francs ; et son monde clos d'utilisation sexuelle demeure étroitement circonscrit et lourd de contraintes. Aucune intelligence ne peut fonctionner dans un monde qui consiste en deux règles fondamentales qui, de par leur nature même, interdisent l'invention de valeurs, d'identité, de volonté, de désir : être baisée, procréer. Les hommes ont construit la sexualité féminine et, ce faisant, ils ont annihilé toute chance d'in-

telligence sexuelle chez les femmes. Car elle ne peut vivre dans la sexualité prédestinée, superficielle et contrefaite par les hommes à l'intention des femmes.

Je respecte et rends hommage à la femme dans le besoin qui, pour se nourrir elle et son enfant, vend son corps à quelque étranger pour l'argent nécessaire. Mais pour cette vertu légale, qui se vend pour la vie entière en échange d'un domicile, en détestant l'acheteur, et dit en même temps à la première : « Je vaudrais mieux que toi », je n'ai que le plus suprême des mépris.

Victoria Woodhull, 1874

Le litige entre épouses et putains date de longtemps chacune se dit que quelle qu'elle soit, au moins, elle n'est pas l'autre. Et il ne fait pas de doute que l'épouse envie la putain – sinon les châtelaines de Marabel Morgan n'aguicheraient pas leur mari avec de la pellicule plastique, des bottes noires et des négligés de dentelle aux couleurs fluo. Aucun doute non plus que la putain envie la domesticité de l'épouse – notamment le toit au-dessus de sa tête et sa vie sexuelle relativement privée. Les deux catégories de femmes – au-delà d'une partition si trompeuse au final – ont besoin de ce que les hommes ont à donner : elles ont besoin de la sollicitude matérielle des hommes, pas de leur queue mais de leur argent. La queue est l'incontournable condition préalable ; sans elle, il n'y a pas d'homme, pas d'argent, pas d'abri, pas de protection. Avec elle, il n'y a peut-être pas grand-chose, mais les femmes préfèrent les hommes au silence, à l'exil, à la condition de parias, de réfugiées solitaires, d'exclues : sans défense. Victoria Woodhull – la première courtière à Wall Street, la première femme à briguer la présidence des États-Unis (en 1870), l'éditrice de la première traduction du *Manifeste du*

Parti communiste aux États-Unis (1871), la première personne arrêtée aux termes du tristement célèbre *Comstock Act* (1872) ¶ – a mené une croisade contre la dépendance matérielle des femmes envers les hommes, parce qu'elle savait que toute personne qui marchandait son corps marchandait sa dignité humaine. Elle haïssait l'hypocrisie des femmes mariées; elle haïssait l'état de prostitution, qui avilissait épouses et putains; et elle haïssait surtout les hommes qui profitaient sexuellement et économiquement du mariage :

C'est un tour habile que les hommes jouent aux femmes d'acquérir le droit légal de les débaucher sans frais, et de s'éviter d'avoir à fréquenter des prostituées professionnelles, dont les services ne peuvent être obtenus qu'en échange d'argent. N'est-ce pas la vérité? Les hommes savent que oui¹⁴.

Woodhull n'a pas idéalisé la prostitution; elle ne l'a pas vantée comme liberté à l'égard du mariage, liberté en soi ou liberté sexuelle. La prostitution, précisait-elle, c'était pour l'argent, pas pour le plaisir; c'était affaire de survie, pas de jouissance. La passion de Woodhull, c'était la liberté sexuelle, et elle savait que la prostitution et le viol des femmes en étaient l'antithèse. C'était une organisatrice des masses, et les masses de femmes étaient mariées, sexuellement subordonnées aux hommes dans le mariage. À une époque où les féministes n'analysaient pas directement la sexualité ou n'avançaient pas de critiques explicites de la sexualité telle qu'on la pratiquait, Woodhull dénonçait le viol conjugal et le coït obligatoire comme but, signification et méthode du mariage :

De toutes les brutalités épouvantables de notre époque, je n'en connais pas de plus épouvantables que celles que le

¶. Woodhull a écrit un article où elle révélait la liaison adultère de l'éminent ministre du culte Henry Ward Beecher avec Elizabeth Tilton, l'épouse de son meilleur ami. L'hypocrisie de Beecher était la question de fond pour Woodhull. Elle publia cet article dans son journal, *Woodhull and Claflin's Weekly*. Elle fut arrêtée, avec sa sœur et coéditrice, Tennessee Claflin, pour avoir expédié de la littérature obscène par la poste. Elle fut incarcérée durant quatre semaines, sans procès.

mariage sanctionne et défend. Nuit après nuit, des milliers de viols sont commis, sous le couvert de ce permis détestable ; et des millions – oui je le dis sans crainte, car je sais ce dont je parle –, des millions d'épouses pauvres, souffrantes et désolées se voient forcées de servir le vice de maris insatiables, alors que chaque instinct de leur corps et de leur âme se révolte de haine et de dégoût. Toutes les personnes mariées savent que c'est la vérité, même si elles feignent de se fermer les yeux et les oreilles à cette chose épouvantable et prétendent croire qu'il n'en est pas ainsi. Le monde doit être éveillé de cette prétention et amené à constater qu'il ne reste plus, dans les nations dites civilisées, que le mariage pour investir les hommes du droit de débaucher des femmes, au plan sexuel, contre leur volonté. Et pourtant le mariage est tenu pour synonyme de moralité ! Je dis : que la damnation éternelle envoie au fond des mers une telle moralité¹⁵ !

Les épouses étaient la majorité, les putains la minorité, la prostitution était la condition de chacune, et le viol la face cachée de la prostitution. Quand elle répudiait énergiquement le syndrome de la femme vertueuse/femme déchue (dont les femmes s'accommodaient si bien, à l'époque comme aujourd'hui) ou qu'elle attaquait sans relâche l'hypocrisie de la « femme vertueuse » et refusait cavalièrement de qualifier de « vertu » la soumission au viol, Woodhull n'avait qu'un but : unir les femmes dans une perception commune de leur condition commune. Se vendre était le crime désespéré, nécessaire, impardonnable des femmes ; et le déni de cet état de fait divisait les femmes et dissimulait comment et pourquoi elles étaient utilisées sexuellement par les hommes ; le mariage, seul refuge des femmes, était le lieu d'un viol de masse. Woodhull se proclamait « amante libre », voulant signifier par là qu'elle ne pouvait être achetée, ni en mariage, ni en prostitution au sens courant. Quand elle

lançait aux femmes mariées qu'elles avaient bel et bien vendu leur sexe pour de l'argent, elle leur disait qu'elles avaient troqué plus que la prostituée ne pourrait jamais le faire : toute vie privée, toute autonomie économique, toute individualité juridique, la moindre bribe de contrôle sur leur corps, aussi bien dans le sexe que dans la procréation.

Woodhull elle-même était généralement considérée comme une putain parce qu'elle se proclamait sexuellement autonome, sexuellement active ; elle crachait au visage de la double norme sexuelle. Traitée de prostituée par un homme lors d'un meeting public, Woodhull rétorqua : « Un homme met en doute ma vertu ! Ai-je en tant que femme quelque droit de lui répondre ? Je vous relance votre intention au visage, Monsieur, et je me dresse fièrement devant vous et cette assemblée et déclare que je n'ai jamais eu de relation sexuelle avec un homme dont j'aurais honte de me tenir à ses côtés face au monde et à cet acte. Je n'ai honte d'aucune des actions posées dans ma vie. À l'époque, c'est ce que je connaissais de mieux. Je n'ai pas honte non plus d'aucun désir qui a été comblé ou d'aucune passion à laquelle allusion fut faite. Chacun de ces sentiments a fait partie de la vie de mon âme, pour laquelle, Dieu merci, je n'ai pas de comptes à vous rendre¹⁶. » Peu de féministes l'estimaient (à l'exception d'Elizabeth Cady Stanton, comme d'habitude) parce qu'elle confrontait les femmes à sa vitalité sexuelle et parlait du sens politique de la sexualité, de l'appropriation sexuelle et économique du corps des femmes par les hommes, de leur usurpation du désir féminin aux fins d'un pouvoir illégitime. Elle était directe et passionnée, et amenait les femmes à se rappeler, se rappeler les viols qu'elles avaient vécus. En soulignant la valeur sexuelle apparente et réelle des épouses et des putains, elle énonçait la revendication de base du féminisme radical : toute liberté, y compris la liberté sexuelle, commence par un droit absolu à son propre corps – la possession physique de soi. Elle savait aussi, pratiquement et politiquement,

que le sexe imposé dans le mariage menait aux grossesses imposées : « Je *proteste* contre cette forme d'esclavage, je proteste contre la coutume qui force les femmes à remettre à quiconque le contrôle de leurs fonctions maternelles¹⁷. »

Victoria Woodhull a exercé l'intelligence sexuelle dans le débat public, les idées et le militantisme. C'est une des rares femmes à l'avoir fait. Cet effort exigeait tous les autres types d'intelligence qui distinguent les animaux des êtres humains : l'alphabétisme, l'intellect, l'intelligence créatrice, l'intelligence morale. Certaines conséquences de l'intelligence sexuelle deviennent claires dans l'exercice qu'en a fait Woodhull : elle a amené les femmes auxquelles elle s'adressait, en personne et par écrit, à prendre conscience du système sexuel et économique érigé sur leur corps. Ce fut l'une des grandes philosophes et agitatrices en faveur de la liberté sexuelle – mais pas au sens où les hommes l'entendent, parce qu'elle haïssait le viol et la prostitution, les reconnaissait à vue, dans ou en dehors du mariage, et refusait d'accepter ou d'excuser la violence envers les femmes qui y était implicite.

« Je prétends avec audace, osa-t-elle dire, que dès l'instant où la femme se sera émancipée de la nécessité de céder à l'homme le contrôle de ses organes sexuels pour s'assurer d'avoir un toit, de la nourriture et des vêtements, le sort de la démoralisation sexuelle sera scellé¹⁸. » Comme c'était dans les rapports sexuels que les femmes vivaient cette démoralisation de la façon la plus abjecte, Woodhull ne recula pas devant l'inévitable conclusion « À partir de ce moment, il n'y aura de rapports sexuels que si les femmes le désirent. Ce sera une révolution complète des affaires sexuelles¹⁹... » Les rapports physiques non voulus et non amorcés par la femme étaient un viol, selon l'analyse de Woodhull. Elle devançait d'un siècle les – bien modérées et bien rares – critiques féministes contemporaines en la matière. Comme pour célébrer le centenaire de la répudiation par Woodhull des rapports sexuels imposés par la suprématie mas-

culine, Robin Morgan a, en 1974, transformé son intuition en principe ferme : « *Je prétends qu'il y a viol chaque fois qu'il y a relation sexuelle sans qu'une femme en ait eu l'initiative, par désir et par affection véritables*²⁰. » Cette intuition choque, bouleverse – comment l'imaginer, que peut-on y comprendre ? Mais aujourd'hui comme alors, ce n'est qu'une femme qui parle et non tout un mouvement^{||}.

Woodhull n'a pas été prise au sérieux comme penseuse, écrivaine, editrice, journaliste, militante et pionnière par les gens qui lui ont succédé – ni par les historiens, enseignants, intellectuels, révolutionnaires et réformateurs ; ni par les amants ou les violeurs ; ni par les femmes. Si elle avait pu prendre part au dialogue culturel sur les enjeux sexuels, tout les mouvements subséquents de libération sexuelle auraient eu un caractère différent : parce qu'elle haïssait le viol et la prostitution et comprenait, contrairement aux libérationnistes mâles, qu'il s'agissait de violations de la liberté sexuelle. Mais c'est précisément pour cette raison qu'elle fut exclue : les hommes tenaient au viol et à la prostitution. Woodhull menaçait non seulement ces institutions sacrées mais aussi les fictions masculines qui les enjolivaient : toutes ces images idylliques de femmes heureuses, en cage, domestiquées ou lascives, insensibles au viol, insensibles au fait d'être achetées et vendues. Son intelligence sexuelle fut méprisée, puis ignorée, à cause de ce qu'elle révélait ; celui qui hait la vérité hait l'intelligence qui l'apporte.

L'intelligence sexuelle chez les femmes, la plus rare forme d'intelligence dans un monde de suprématie masculine, est nécessairement révolutionnaire : le contraire du schéma pornographique (qui réaffirme simplement le monde tel qu'il est pour les femmes), le contraire de la volonté d'être utilisée, le contraire du masochisme et de la haine de soi, le contraire de la « femme vertueuse » et de la «

||. Dans un article récent, la romancière Alice Walker écrit : « J'estime que tout rapport sexuel entre un homme libre et un être humain qu'il possède ou contrôle est un viol. » (« Embracing the Dark and the Light », *Essence*, juillet 1982, p. 117) Cette définition a l'avantage de désigner le pouvoir qui constitue à la fois le contexte et la substance de l'acte.

femme déchue ». Ce n'est pas dans le rôle de putain qu'une femme devient hors la loi dans ce monde d'hommes ; c'est dans la possession d'elle-même, la propriété et le contrôle effectif de son propre corps, son caractère séparé et distinct, l'intégrité de son corps comme sa propriété à elle et non à lui. La prostitution déroge à la loi écrite, certes, mais aucune prostituée n'a défié les prérogatives ou le pouvoir des hommes en tant que classe par le biais de la prostitution. Aucune prostituée n'offre de modèle de liberté ou d'action dans un monde de liberté qui puisse être utilisé avec intelligence et intégrité par une femme ; c'est un modèle qui sert à enjôler des révolutionnaires sexuelles de pacotille qui s'imaginent libérées, et à desservir les hommes qui en jouissent. La prostituée n'a rien d'une honnête femme. Elle manipule, comme l'épouse manipule. De même, le mariage ne peut accommoder aucune femme honnête, aucune femme honnête dans sa volonté d'être libre. Le mariage livre son corps à quelqu'un d'autre pour son usage à lui : et il n'existe aucune base de respect de soi dans cet arrangement charnel, si sanctifié soit-il par l'Eglise et l'État.

Épouse ou putain : elle est définie par ce que veulent les hommes, et l'intelligence sexuelle est bloquée net. Épouse ou putain : pour paraphraser Thackeray, son cœur est mort. (« La matière chez elle avait longtemps survécu à l'esprit. Le cœur était mort pour qu'elle pût devenir la femme de sir Pitt. Mères et filles concluent le même marché tous les jours à la foire des vanités²¹. ») Épouse ou putain : l'une et l'autre sont baisées, portent des enfants, détestent, souffrent, deviennent insensibles, rêvent de plus. Épouse ou putain : l'une et l'autre se voient nier une vie humaine et imposer une vie féminine. Épouse ou putain : intelligence niée, annihilée, ridiculisée, oblitérée, apprentissage de sa reddition, de son sort de femme. Épouse ou putain : les deux types de femmes que les hommes reconnaissent, que les hommes laissent vivre. Épouse ou putain : battue, violée, prostituée ; les hommes la désirent. Épouse ou putain : la pu-

tain quitte la rue pour devenir l'épouse si elle le peut ; la femme jetée à la rue devient la putain s'il le faut. Existe-t-il une façon d'échapper au foyer qui ne conduise pas, inévitablement et horriblement, au trottoir ? C'est la question qu'affrontent les femmes de droite. C'est la question qu'affrontent toutes les femmes, mais les femmes de droite en sont conscientes. Et dans ce transit – du foyer à la rue, de la rue au foyer – y a-t-il quelque endroit, raison ou chance pour une intelligence de femme qui ne cherche pas simplement le meilleur acheteur ?

Ainsi mesdames, qui préférez le travail à la prostitution, qui passez jours et nuits pour subvenir aux besoins de votre famille, il est bien entendu que vous vous dégradez ; une femme ne doit rien faire ; respect et gloire à la paresse.

Vous, Victoria d'Angleterre, Isabelle d'Espagne, vous commandez, donc vous vous dégradez radicalement.

Jenny P. d'Héricourt, *La Femme affranchie*, 1860

Le labeur sexuel des femmes est, dans la plupart des cas, privé – dans la chambre à coucher – ou secret – on peut voir les prostituées, mais pas l'usage qu'en font les prostitueurs^{**}. Les femmes idéales ne font rien ; elles se contentent d'être des femmes. En vérité, les femmes s'usent à l'usage, privé ou secret, qui est fait des femmes. Selon la conception idéale de la féminité, les femmes ne font aucun travail qui puisse être vu, mais seulement un labeur sexuel caché. Dans le monde réel, les femmes qui travaillent à salaire en dehors du sexe s'aventurent dangereusement à l'extérieur de la sphère féminine ; et elles sont dénigrées parce qu'elles ne sont pas idéales – visiblement oisives, épargnées par le labeur visible.

^{**}. Dans l'original, *johns*. Le mot «prostitueurs » a été créé par Gustave Flaubert il a 150 ans dans *Salammô*.

Derrière l'écran de fumée de l'oisiveté idéale, il y a toujours le travail des femmes. Premièrement, le mariage. « Le matin, je suis toujours énervée », écrit Carolina de Jesus. « La peur de ne pas trouver d'argent pour acheter à manger. [...] Señor Manhoel est venu me demander en mariage. Mais je ne veux pas [...] un homme ne doit certainement pas aimer une femme qui ne peut pas se passer de lire. Et qui se lève pour écrire. Et qui se couche avec un crayon et du papier sous l'oreiller. C'est pour ça que je préfère vivre seule, pour mon idéal²². »

La femme mariée est souvent dans le mariage parce que son idéal est de manger, pas d'écrire.

Le travail des femmes est, deuxièmement, la prostitution : le service sexuel hors du mariage pour de l'argent. « J'aimerais tellement garder l'illusion d'avoir eu quelque liberté de choix », écrit J. dans *La Prostitution : quatuor pour voix féminines*, de Kate Millett. « Même si ce n'est qu'une illusion, j'ai besoin de croire que j'ai choisi librement, du moins en partie. Pourtant je me rends bien compte des influences qui ont pesé sur ma décision de me prostituer, qui ont orienté ma vie, de l'idiotie que j'ai faite [...]. Alors je me suis persuadée que j'avais choisi. Le plus terrifiant, c'est de regarder en arrière, de penser à tout ce que j'ai vécu, à tout ce que j'ai subi²³. »

La femme qui est dans la prostitution apprend, comme en a témoigné Linda Lovelace dans *Ordeal*, « à se contenter des plus petites réussites imaginables, l'absence de douleur ou la réduction momentanée de la terreur »²⁴. La femme dans la prostitution y est souvent parce que son idéal est la survie physique – survivre au *pimp*, survivre à la pauvreté, n'ayant nulle part où aller.

La condition sociale des femmes repose sur une prémisse simple : les femmes peuvent être baisées et porter des bébés, donc elles doivent être baisées et porter des bébés. Parfois, surtout chez les gens sophistiqués, on substitue le mot « pénétrées » à « baisées » : elles peuvent être pénétrées, donc elles doivent être pénétrées. Cette lo-

gique ne s'applique pas aux hommes, quel que soit le mot utilisé : les hommes peuvent être baisés, donc ils doivent être baisés ; ils peuvent être pénétrés, donc ils doivent être pénétrés. Cette logique ne s'applique qu'au rapport des femmes au sexe. On ne dit pas, par exemple, les femmes ont des mains délicates, donc les femmes doivent être chirurgiennes. Ou les femmes ont des jambes, donc elles doivent courir, sauter, grimper. Ou elles ont un esprit, donc elles doivent l'utiliser. Par contre on apprend que les femmes ont des organes sexuels que les hommes doivent utiliser, sinon les femmes ne sont pas des femmes : elles sont en quelque sorte moins ou plus que cela, ce qui constitue dans chaque cas un tort, rigoureusement réprimé chez elles. On les définit, valorise et juge d'une seule et unique façon : en tant que femmes – à savoir, dotées d'organes sexuels qui doivent être utilisés. Les autres parties du corps ne comptent pas, à moins d'être utilisées dans les rapports sexuels ou comme indicateur de disponibilité ou de désirabilité sexuelle. L'intelligence ne compte pas. Elle n'a rien à voir avec ce qu'une femme *est*.

Les femmes naissent dans un bassin de main-d'œuvre spécifique aux femmes : leur travail est le sexe. L'intelligence ne vient pas modifier, réformer ou révolutionner cette réalité élémentaire pour les femmes.

Elles sont marquées pour le mariage et la prostitution par une blessure entre les jambes, reconnue pour telle quand les hommes révèlent leur étrange terreur des femmes. L'intelligence ne crée ni ne détruit cette blessure ; elle ne change pas non plus les usages de la blessure, de la femme, du sexe.

Le travail des femmes s'effectue en dessous de la taille ; l'intelligence est plus haut. Les femmes sont en bas ; les hommes, en haut. C'est un schéma simple, monotone ; mais les organes sexuels des femmes sont, en soi, apparemment assez effroyables pour justifier le schéma et en faire une évidence.

L'intelligence naturelle des femmes, sans égard à ce qu'elles réus-

sissent à apprendre malgré leur statut déprécié, se manifeste dans le fait de survivre : endurer, patienter, supporter la douleur, devenir insensible, résister à la perte – notamment la perte de soi. Les femmes survivent à l’usage que les hommes font d’elles – le mariage, la prostitution, le viol ; l’intelligence des femmes s’exprime en trouvant des façons de supporter l’insupportable et d’y trouver du sens, de supporter d’être utilisées pour leur sexe. « Le sexe avec les hommes manque, comment dire, de dimension personnelle²⁵ », écrit Maryse Holder dans *Give Sorrow Words*.

Certaines femmes veulent travailler : pas du labeur sexuel, du vrai travail ; le travail que les hommes, ces vrais êtres humains, font pour gagner leur vie. Elles veulent un salaire honnête pour un travail honnête. Une des prostituées interviewées par Kate Millett gagnait 800 \$ par semaine dans la fleur de l’âge. « Avec mon doctorat et mes dix ans d’expérience dans l’enseignement, on ne m’accorde pas plus que 60 \$ par semaine²⁶ », précise Millett.

Le travail des femmes qui n’est pas le mariage ou la prostitution demeure généralement confiné, toujours sous-payé, stagnant, stéréotypé selon le sexe. Aux États-Unis en 1981, les femmes gagnaient entre 56 et 59 pour cent de ce que gagnaient les hommes. On les paie beaucoup moins que les hommes pour un travail comparable, et le travail comparable est difficile à trouver. Les conséquences de ce manque d’équité – quels que soient les pourcentages d’année en année et de pays en pays – ne sont pas chose nouvelle pour les femmes. Incapables de vendre du travail non genré pour gagner leur vie, les femmes doivent vendre du sexe. « Subalterniser la femme dans un ordre social où il faut qu’elle *travaille pour vivre*, c’est *vouloir la prostitution* », écrivait Jenny d’Héricourt au socialiste français Joseph Proudhon dès le milieu du XIXe siècle, « car le dédain du producteur s’étend à la valeur du produit [...] La femme qui ne peut vivre en travaillant ne peut le faire qu’en se prostituant : égale à l’homme ou courtisane, voilà l’alternative²⁷. » Mais la vision

égalitaire de Proudhon ne pouvait être élargie au point d'inclure les femmes. Il répondit à Héricourt :

[...] je n'admets pas d'avantage que, quelque réparation qui soit due à la femme, de compte à tiers avec son mari (ou père) et ses enfants, la justice la plus rigoureuse puisse jamais faire d'elle l'ÉGALE de l'homme ; [...] je n'admets pas non plus que cette infériorité du sexe féminin constitue pour lui ni sevrage, ni humiliation, ni amoindrissement dans la dignité, la liberté et le bonheur : je soutiens que c'est le contraire qui est la vérité²⁸.

Dans son plaidoyer, Héricourt construit le monde des femmes : elles doivent travailler pour un salaire équitable dans un labeur non sexuel, faute de quoi elles doivent se vendre aux hommes ; le dédain des hommes à l'égard des femmes fait que leur travail vaut moins pour la simple raison que ce sont des femmes qui le font ; la dévalorisation de leur travail est prédéterminée par la dévalorisation des femmes en tant que classe de sexe ; elles en viennent à devoir se vendre parce que les hommes refusent d'acheter leur labeur qui n'est pas du sexe contre un salaire qui leur permettrait de se désinvestir du sexe comme forme de travail.

La réponse de Proudhon construit le monde des hommes : dans le meilleur des mondes possibles – et il admet qu'il s'est produit une certaine discrimination économique envers les femmes – aucune justice sur Terre ne peut faire d'elles les égales des hommes, parce qu'elles leur sont inférieures ; cette infériorité n'humilie ni n'avilit les femmes ; elles trouvent bonheur, dignité et liberté dans cette inégalité précisément parce qu'elles sont des femmes – telle est leur nature ; les femmes sont traitées avec justice et sont libres quand elles sont traitées en tant que femmes c'est-à-dire comme les inférieures naturelles des hommes.

L'audacieux nouveau monde que réclamait Proudhon était, pour les femmes, le même vieux monde qu'elles connaissaient déjà.

Héricourt comprenait ce que Woodhull préférait taire : « le dédain du producteur s'étend à la valeur du produit ». Le travail salarié autre que sexuel ne libérerait pas réellement les femmes du stigmate féminin parce que celui-ci précède leur travail et en détermine à l'avance la sous-valorisation.

Cela signifie que les femmes de droite ont raison de dire qu'elles valent plus au foyer qu'à l'extérieur. Au foyer, leur valeur est reconnue et sur le marché du travail, elle ne l'est pas. Dans le mariage, le labeur sexuel est récompensé : on « donne » habituellement à l'épouse plus que ce qu'elle pourrait gagner à l'extérieur. Sur le marché de l'emploi, les femmes sont exploitées en tant que main-d'œuvre à rabais. L'argument selon lequel le travail hors du foyer rend les femmes sexuellement et économiquement autonomes des hommes est tout simplement faux : les femmes sont trop peu payées. Et les femmes de droite le savent.

Les féministes savent qu'avec un salaire égal pour un travail égal, les femmes pourront acquérir l'indépendance sexuelle en même temps que l'indépendance financière. Mais les féministes ont refusé de tenir compte du fait que, dans un régime social misogyne, les femmes ne recevront jamais ce salaire égal. Dans toutes leurs institutions de pouvoir, les hommes s'appuient sur le labeur sexuel et la subordination sexuelle des femmes. Ce labeur doit être maintenu ; et les salaires systématiquement bas versés pour un travail sans connotation sexuelle forcent effectivement les femmes à vendre du sexe pour survivre. Le système économique qui paie les femmes moins que les hommes va jusqu'à pénaliser celles qui travaillent en dehors du mariage ou de la prostitution, puisqu'en plus de trimer dur pour ces bas salaires, elles doivent quand même vendre du sexe. Ce système qui punit les femmes qui travaillent à l'extérieur de la chambre à coucher en les sous-payant contribue de beaucoup à entretenir chez elles le sentiment que le service sexuel des hommes fait nécessairement partie de la vie d'une femme : comment pourrait-

elle vivre autrement ? Les féministes semblent penser que le salaire égal pour un travail égal est une simple réforme, alors que c'est loin d'être une réforme : c'est une révolution. Les féministes ont refusé d'admettre qu'un salaire égal pour un travail égal demeure chose impossible tant que les hommes dominent les femmes, et les femmes de droite ont refusé de l'oublier. La dévalorisation de leur travail à l'extérieur du foyer renvoie les femmes à la maison et encourage chacune d'elles à appuyer un système où, à son point de vue, on paie l'homme pour les deux et sa part du salaire de l'homme dépasse ce qu'elle-même pourrait gagner.

Dans le marché de l'emploi, le harcèlement sexuel fixe irrévérablement le statut inférieur des femmes. Elles sont le sexe ; même quand elles font du classement ou tapent à la machine, les femmes sont le sexe. La violence débilite, insidieuse du harcèlement sexuel règne sur le marché de l'emploi. Elle fait partie de presque tous les milieux de travail. Les femmes s'écrasent ; elles temporisent ; elles se soumettent ; elles abandonnent ; les rares femmes suffisamment braves luttent et se retrouvent piégées devant les tribunaux, souvent sans emploi, durant des années. Il y a aussi des viols en milieu professionnel.

Quelle place reste-t-il à l'intelligence – à l'alphabétisme, à l'intellect, à la créativité, au discernement moral ? Dans ce monde où vivent les femmes, circonscrites par les usages que font les hommes de leurs organes sexuels, où peuvent-elles cultiver des compétences, des talents, des rêves, de l'ambition ? À quoi sert l'intelligence humaine pour une femme ?

« Évidemment, ces femmes érudites étaient de vrais laiderons », écrit Virginia Woolf, « mais aussi elles étaient fort pauvres. Elle aurait aimé mettre durant un trimestre Chuffy au régime de Lucy Craddock, histoire de voir ce qu'il aurait eu à dire ensuite sur Henri VIII²⁹. »

« Non, il n'aurait servi à rien que cet éditeur lise mon manus-

crit [...], relate Ellen Glasgow. "Le meilleur conseil que je puisse vous donner", dit-il avec une franchise désarmante, "est de cesser d'écrire et de retourner dans le Sud avoir des bébés." Et, même si j'ai peut-être entendu cette perle de sagesse de la part d'autres hommes, plusieurs certainement, je crois qu'il a ajouté : "La plus estimable des femmes n'est pas celle qui a écrit le plus beau livre, mais celle qui a eu les plus beaux bébés." C'est peut-être vrai ; je ne suis pas restée là pour en discuter. Mais il était également vrai que je voulais écrire des livres et que jamais je n'avais ressenti le moindre désir d'avoir des bébés³⁰. »

Woodhull était convaincue que l'accès au marché de l'emploi libérerait les femmes de la coercition sexuelle. Elle avait tort ; le marché de l'emploi est devenu, par la volonté des hommes un autre lieu pour l'intimidation sexuelle, une autre aire de danger pour des femmes déjà aux prises avec trop de dangers. Woolf misait sur l'instruction et l'art. Elle aussi avait tort. Les hommes effacent les œuvres ; la misogynie les déforme ; l'intelligence des femmes est encore punie et méprisée.

Les femmes de droite ont examiné le monde ; elles trouvent que c'est un endroit dangereux. Elles voient que le travail les expose à davantage de danger de la part de plus d'hommes ; il accroît le risque d'exploitation sexuelle. Elles voient ridiculisées la créativité et l'originalité de leurs semblables ; elles voient des femmes expulsées du cercle de la civilisation masculine parce qu'elles ont des idées, des plans, des visions, des ambitions. Elles voient que le mariage traditionnel signifie se vendre à un homme, plutôt qu'à des centaines : c'est le marché le plus avantageux. Elles voient que les trottoirs sont glacials et que les femmes qui s'y retrouvent sont fatiguées, malades et meurtries. Elles voient que l'argent qu'elles-mêmes peuvent gagner au travail ne les rendra pas indépendantes des hommes, qu'elles devront encore jouer les jeux sexuels de leurs semblables : au foyer et aussi au travail. Elles ne voient pas com-

ment elles pourraient faire pour que leur corps soit véritablement le leur et pour survivre dans le monde des hommes. Elles savent également que la gauche n'a rien de mieux à offrir : les hommes de gauche veulent eux aussi des épouses et des putains ; les hommes de gauche estiment trop les putains et pas assez les épouses. Les femmes de droite n'ont pas tort. Elles craignent que la gauche, qui élève le sexe impersonnel et la promiscuité au rang de valeurs, les rendra plus vulnérables à l'agression sexuelle masculine, et qu'elles seront méprisées de ne pas aimer ça. Elles n'ont pas tort. Les femmes de droite voient que, dans le système où elles vivent, si elles ne peuvent s'approprier leur corps, elles peuvent consentir à devenir une propriété masculine privatisée : s'en tenir à un contre un, en quelque sorte. Elles savent qu'elles sont valorisées pour leur sexe – leurs organes sexuels et leur capacité de procréation – alors elles tentent de relever leur valeur : par la coopération, la manipulation, la conformité ; par des expressions d'affection ou des tentatives d'amitiés ; par la soumission et l'obéissance ; et surtout par l'emploi d'euphémismes comme « féminité » « femme totale », « bonne », « instinct maternel », « amour maternel ». Leur détresse se fait discrète ; elles cachent les meurtrissures de leur corps, de leur cœur ; elles s'habillent soigneusement et ont de bonnes manières ; elles souffrent, elles aiment Dieu, elles se conforment aux règles. Elles voient que l'intelligence affichée chez une femme est un défaut, que l'intelligence réalisée chez une femme est un crime. Elles voient le monde où elles vivent et elles n'ont pas tort. Elles utilisent le sexe et les bébés pour préserver leur valeur parce qu'elles ont besoin d'un toit, de nourriture, de vêtements. Elles utilisent l'intelligence traditionnelle de la femelle – animale, pas humaine ; elles font ce qu'elles doivent faire pour survivre.

Notes

¹Norman Mailer, *Advertisements for Myself*, New York, C.P. Putnam/Perigee Books, 1981, p. 433.

²Edith Wharton, « La Pierre d'achoppement », *Madame de Treymes et autres nouvelles*, trad. Jean-Pierre Naugrette, Paris, Circe, 2009, p. 22.

³Carolina Maria de Jesus, *Le Dépotoir*, trad. violante do canto, Paris, Stock, 1960, p. 60.

⁴Catharine A. MacKinnon, « Feminism, Marxism, Method, and the State : An Agenda for Theory », *Signs : A Journal of Women in Culture and Society*, vol. 7, n° 3 (printemps 1982).

⁵Josée Dayan, *Simone de Beauvoir : un film...*, Paris, Gallimard, 1979, p. 79.

⁶De Jesus, p. 36.

⁷Florence Nightingale, *Cassandra*, Old Westbury, The Feminist Press, 1979, p. 49.

⁸Virginia Woolf, *Le Livre sans nom – Les Pargiter*, trad. Sylvie Durastanti, Paris, Des femmes, 1987, p. 237-238.

⁹Abby Kelley, citée dans Blanche Glassman Hersh, *Slavery of Sex*, Urbana, University of Illinois Press, 1978, p. 33.

¹⁰Alice James, *Journal*, trad. Marie-Claude Gallot, Langres, Café Clime, 1984, p. 49.

¹¹Woolf, « Allocution », dans *Le Livre sans nom*, p. 49.

¹²Olive Schreiner, *La Nuit africaine*, trad. Elizabeth Janvier, Paris, Phebus, 1989, p. 163-164.

¹³Nightingale, p. 25.

¹⁴Victoria Woodhull, « Tried As By Fire ; or, The True and The False, Socially », 1874, dans Madeleine B. Stem (dir.), *The Victoria Woodhull Reader*, Weston, M&S Press, 1974, p. 19.

¹⁵*Ibid.*, p. 8.

¹⁶Victoria Woodhull, citée par Johanna Johnston, *Mrs. Satan*, New York, G.P. Putnam, 1967, p. 295.

¹⁷Woodhull, « The Principles of Social Freedom », 1871, dans *The Victoria Woodhull Reader*, p. 36.

¹⁸Woodhull, « Tried As By Fire... », dans *The Victoria Woodhull Reader*, p. 39.

¹⁹*Ibid.*

²⁰Robin Morgan, « La pornographie et le viol : théorie et pratique », dans Laura Lederer (dir.), *L'Envers de la nuit : les femmes contre la pornographie*, trad. Monique Audy, Montréal, Remue-ménage, 1983, p. 150.

²¹William Makepeace Thackeray, *La Foire aux vanités*, trad. Georges Guiffrey, tome 1, Paris, P.O.L., 1992, p. 207.

²²De Jesus, p. 64.

²³Kate Millet, *La Prostitution : quatuor pour voix féminines*, trad. Élisabeth Gille, Paris, Denoël-Gonthier, 1972, p.51.

²⁴Linda Lovelace et Mike McGrady, *Ordeal*, Secaucus, Citadel, 1980, p. 66.

²⁵Maryse Holder, *Give Sorrow Words*, New York, Avon, 1980, p. 3.

²⁶Millet, p. 66.

²⁷Jenny P. D'Héricourt, *La Femme affranchie : réponse à M. Michelet, Proudhon, E. de Girardin, A. Comte et autres novateurs modernes*, Paris/Bruxelles, F. van Meenen/A Bohné, 1860, p. 155.

²⁸Joseph Proudhon, dans D'Héricourt, p. 130.

²⁹Woolf, p. 188.

³⁰Ellen Glasgow, *The Woman Within*, New York, Hill and Wang, 1980, p. 108.

A propos des Editions Also :

On diffuse des brochures qu'on trouve pertinentes. On serait contentes de discuter avec toi. Si tu as envie de nous faire des retours, si tu veux échanger avec nous ou que tu cherches une brochure, contacte nous par mail :

editionalso@riseup.net

Pour retrouver toutes nos brochures, clique sur le lien dans notre bio twitter :

[@EditionsALSO](https://twitter.com/EditionsALSO)